

ENTRETIEN AVEC CHARLES LE BLANC : *Mon objectif à l'École de traduction et d'interprétation d'Ottawa est d'en faire une destination incontournable quand on parle de l'histoire de la traduction.*

Muguraș CONSTANTINESCU

Professeur agrégé à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, Charles Le Blanc a obtenu son doctorat en philosophie avec une thèse sur Friedrich Schlegel et la reprise des romantiques chez Kirkegaard.

Ses champs d'intérêt couvrent la traductologie, la traduction littéraire, l'histoire de la traduction, la philosophie allemande classique, les études anciennes. Il entreprend dans son Université depuis 2009, la constitution d'une collection d'ouvrages anciens en histoire de la traduction, projet d'une envergure particulière et pour cela se déclare, avec humour, un « bibliothécaire patrimonial », avant la lettre.

Parmi ses livres on peut énumérer :

Le complexe d'Hermès, regards philosophiques sur la traduction, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 2009.

Kierkegaard, Les Belles Lettres, Paris, 1998 (deuxième édition 2004 ; ouvrage traduit en portugais et en coréen).

(en collaboration avec Laurent Margantin, Olivier Schefer), *La forme poétique du monde*, anthologie critique du romantisme allemand, sous la direction de Charles Le Blanc, José Corti, Paris, 2003.

De sa prodigieuse activité de traducteur on retient :

W. H. Wackenroder, *Épanchements d'un moine ami des arts*, suivi de *Écrits sur l'art*, traduction de l'allemand, commentaires et notes par Charles Le Blanc et Olivier Schefer, José Corti, Paris, 2009.

L. Bruni, *De interpretatione recta*, traduction du latin, introduction et notes par Charles Le Blanc, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 2008.

S. Kierkegaard, *Crainte et tremblement*, traduction du danois, introduction et notes par Charles Le Blanc, Payot & Rivages, Paris, 2000.

G. C. Lichtenberg. *Le couteau sans lame et autres textes satiriques*, traduction de l'allemand, introduction et notes par Charles Le Blanc, José Corti, Paris, 1999.

G. C. Lichtenberg, *Pensées*, traduction de l'allemand, introduction et notes par Charles Le Blanc, Payot & Rivages, Paris, 1999.

J. Swift, *Instructions aux domestiques*, traductions de l'anglais et postface de Charles Le Blanc, Mille et une nuits, Paris, 1998.

G. C. Lichtenberg, *Le miroir de l'âme*, traduction de l'allemand, introduction et notes de Charles Le Blanc, José Corti, Paris 1997 (troisième édition 2012).

F. Schlegel, *Fragments*, traduction de l'allemand, introduction et notes de Charles Le Blanc, José Corti, Paris, 1997.

Il est également auteur de livres pour l'enseignement du français langue étrangère, comme :

Série « Clic-ado », 6 volumes, 3 niveaux, ELI/Bordas, Recanati/Paris, 2002.

Au cours de l'entretien qu'il a eu la gentillesse de nous accorder, il nous a avoué aussi son activité d'auteur de livres pour enfants :

Charles Le Blanc et al., *Contes et légendes de la nature enchantée*, Nathan, Paris, 2004.

Charles Le Blanc et al., *Contes et légendes des fantômes et revenants*, Nathan, Paris, 2004.

Lars Haraldson (pseudonyme de Charles Le Blanc), *Contes et légendes des vikings*, Nathan, Paris, 2002. (ouvrage traduit en espagnol et en portugais)

Charles Le Blanc, *Contes et légendes du Québec*, Nathan, Paris, 1999.

M.C. - *Ma première question porte sur votre intérêt pour la traductologie. Avec votre solide formation en philosophie - baccalauréat, maîtrise, doctorat - tout semblait vous préparer pour une chaire de philosophie et non pas pour l'École de traduction et d'interprétation où vous travaillez à présent. Depuis quand date votre préoccupation pour les études sur la traduction ?*

CH.L.B. - Mes premiers travaux en philosophie comportaient des traductions. C'est le cas, par exemple, de ma thèse de doctorat sur Friedrich Schlegel et Kierkegaard qui comptait une traduction des fragments de l'*Athenäum*. Pour moi, la chose importante n'est pas tant le commentaire, que le texte. La culture universitaire, et on le voit depuis le Moyen âge, semble ne pouvoir développer qu'une culture du commentaire, de la glose, de l'annotation savante ou de la scolie érudite. Lichtenberg, en son temps, espérait ne pas être condamné, comme professeur, à devoir écrire des livres sur d'autres livres ! D'ailleurs, les

débats universitaires, lorsqu'il y en a, sont moins des débats qui interviennent entre des textes, ou des idées, qu'entre des notes de bas de page. Être au fait de ce qui se passe dans une discipline, ce n'est pas tant connaître ses textes fondateurs, que les commentaires d'un tel et d'un autre, au gré des modes intellectuelles du moment. L'intellectuel n'apparaît plus pouvoir s'autoriser de parler en son nom à propos d'un texte, sans montrer qu'il possède aussi la littérature secondaire, qu'il pense en fonction de telle ou telle orthodoxie interprétative, telle ou telle grille d'analyse. Les études littéraires et les prisons ont d'ailleurs ceci de commun qu'elles ont des grilles... cela devrait nous faire réfléchir. Ainsi, pour moi, ce qui compte – et ce que j'enseigne aux étudiants – c'est de ne pas lire les critiques, mais de lire directement *les auteurs*. Bien entendu, cela n'est pas toujours possible, dans la mesure où plusieurs ont écrit dans une langue que l'on ignore. Dans ce cas, il faut lire le texte en traduction... mais pas dans une seule traduction ! Quand j'encourage mes étudiants à lire Dante, par exemple, je les exhorte à le lire dans *au moins deux traductions différentes*, de manière à ce qu'ils puissent s'instruire, non seulement du texte lui-même, mais aussi qu'il puisse *s'éduquer à la lecture*, car ce qu'enseigne la traduction, c'est apprendre à lire. La lecture est un art, comme jouer du piano. Vous le savez, une traduction est une lecture d'une œuvre et le traducteur est un lecteur qui lit avec une plume à la main, de sorte que lire une traduction d'une œuvre – et même plusieurs traductions de la même œuvre – constitue une école de formation extraordinaire pour enseigner à lire un texte. Cela vaut, et de loin, tous les commentaires savants, qui ne sont souvent utiles aux seules fins de la carrière de leurs auteurs. Je crois même que les lecteurs des traductions de Shakespeare ont un avantage sur les lecteurs anglophones qui le lisent directement dans le texte, dans la mesure où les premiers ont accès à un patrimoine très riche : celui des lectures de Shakespeare. J'estime d'ailleurs que le grand art de la traduction tient dans cette pluralité des lectures qui produit la multiplication des originaux. Je ne vois, en effet, pas beaucoup de différences entre la lecture de l'œuvre en langue originale et celle en traduction. Les deux sont des actes de lecture et, comme tels, se valent l'un l'autre. Ils diffèrent en ceci, toutefois, que le « premier original », pour reprendre l'expression de Leonardo Bruni, est un acte qui provient de l'*écriture* et les autres, eux, de la *lecture*. Le premier est un acte de *création*, le second de *reproduction*. C'est une chose que j'ai voulu montrer dans *Le complexe d'Hermès*, cette opposition entre l'acte de création, idéalement représenté par Apollon, et celui de reproduction qu'incarne la figure mythologique d'Hermès. Les deux sont des dieux langagiers, mais l'un (Hermès) est moins libre que l'autre, il est pour

ainsi dire comme entravé, ses mouvements sont mis aux fers. La traductologie, c'est peut-être un peu décrire les maillons de cette chaîne, faire la chronique de cette servitude. Mais vous comprendrez que je n'enseigne pas à mes étudiants l'art d'être servile ! Et si je puis prétendre sans forfanterie leur montrer la liberté, je les mets du moins dans l'état de regarder à travers les barreaux et d'imaginer, au loin, la suite des paysages...

M.C. – ... *et d'ailleurs, qu'enseignez-vous à l'École de traduction et d'interprétation ? Quels sont les cours et séminaires que vous dispensez à vos étudiants ?*

CH.L.B. - Je leur enseigne à savoir supporter leurs chaînes au premier cycle et à apprendre à les aimer aux cycles supérieurs !

En fait, dans une école comme la nôtre, importante pour son rôle social dans un pays bilingue tel que le Canada, l'ÉTI se spécialise d'abord dans la formation des traducteurs pragmatiques pour le marché intérieur. Les quatre années de notre baccalauréat servent donc à former adéquatement les étudiants à la pratique d'*un métier concret* : celui de traducteur. Ce n'est pas un hasard si le principal manuel d'enseignement de la traduction, *La traduction raisonnée* de Jean Delisle, vient de chez nous. Il a été adapté en plusieurs langues, dont le roumain, si je me souviens bien. Ainsi, l'acquisition de la technique de traduction (lecture analytique, recherche terminologique, opérations de transfert, utilisation des outils d'aide à la traduction, révision, contrôle de qualité) forme le gros de la formation. C'est ce que j'appelle apprendre à supporter ses chaînes ! Certes, on étudie aussi les théories de la traduction, mais l'essentiel de la formation théorique se fait à la maîtrise et au doctorat. À cet égard, nous comptons sur une excellente équipe, diversifiée tant au point de vue des champs d'intérêt que des idées. Nous couvrons aussi plusieurs langues, de l'arabe à l'italien en passant par l'allemand et le latin, mais la formation de transfert proprement dite se fait vers l'anglais, vers le français et, dans une moindre mesure, vers l'espagnol. Si au premier cycle nos étudiants sont surtout des Canadiens, nous avons beaucoup d'étrangers à la maîtrise et au doctorat. Notre programme en traduction littéraire rencontre un bon succès grâce à des collègues très actifs dans le domaine, et la terminologie et les technologies langagières représentent une autre force de notre programme. Je suis très fier du travail de tout le monde. Pour ma part, j'enseigne surtout les cours de traduction pragmatique au premier cycle. Il m'arrive aussi de donner le séminaire d'histoire de la traduction. Je devrais donner celui sur les théories de la traduction à l'automne...

M.C. – ...c'est là que vous tenterez de leur faire aimer leurs chaînes ?

CH.L.B. - Je suis un geôlier amical, en effet...

M.C. – Vous êtes membre de la « Faculté des études supérieures et postdoctorales ». Comme nous n'avons pas une structure équivalente (chez nous on parle d'école doctorale et post-doctorale), je vous prie de nous expliquer en quoi consiste cette qualité de membre à la FESP.

CH.L.B. - Essentiellement à satisfaire certains critères quant à la recherche et à la publication, ce qui nous permet ensuite d'obtenir un agrément qui permet de diriger des mémoires et des thèses. À l'Université d'Ottawa, il est essentiel qu'un professeur soit actif en recherche pour diriger des étudiants.

M.C.- Pouvez-vous nous donner quelques titres de recherches que vous dirigez ?

CH.L.B. – J'aimerais vous dire que je dirige des étudiants, mais ce n'est pas le cas. Cela ne dépend pas de ma recherche, mais les étudiants actuels ont des intérêts de recherche qui ne convergent pas avec les miens.

M.C. – En lisant votre CV, j'ai supposé que la traduction et l'édition de l'ouvrage de Leonardo Bruni, *De interpretatione recta*, (traduction du latin, introduction et notes par Charles Le Blanc, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 2008) a été pour vous un moment important dans votre recherche traductologique. Qu'est-ce qui a été déterminant dans ce choix ? Pourquoi traduire le livre de Bruni ? Pour quel public ?

CH.L.B. - Ayant vécu plus d'une dizaine d'années en Italie, à Florence, j'ai eu l'occasion de m'instruire de la culture des humanistes de la Renaissance. Il était intéressant d'étudier la pensée des grands philologues du quinzième siècle dans les lieux mêmes où ils avaient œuvré, d'avoir parfois accès directement à leurs manuscrits et de les lire dans les bibliothèques où les palais où, eux-mêmes, les avaient lus ou composés. La question qui m'intriguait alors était de savoir pourquoi, en Occident, il y a eu un silence théorique en traduction entre saint Jérôme et Leonardo Bruni. Entre la célèbre lettre à Pamachus et le *De interpretatione recta*, on ne compte pas, en effet, de « traité » de traduction proprement dit. Mon étude de Bruni et la traduction de son

traité m'ont permis de montrer que les raisons de ce silence tiennent dans les conditions de la lecture des textes, plus précisément la révolution dans la façon de lire à la fin du quatorzième siècle, cette volonté de retrouver les auteurs anciens tels qu'ils étaient sans le prisme interprétatif des commentaires. À cet égard, le premier intérêt de l'histoire de la traduction est de nous permettre de répondre à la question « qu'est-ce que la traduction ? », qui m'apparaît la principale question que devrait traiter la « traductologie » - un terme que je n'aime pas beaucoup d'ailleurs, parce qu'il laisse entendre qu'il y aurait un « logos » propre à la traduction, quand, au fond, elle est une praxis concrète. On ne peut rien déduire d'une traduction sans l'examiner sous l'éclairage du texte dont elle est, justement, traduction. S'il y a un logos, c'est là qu'il devrait se trouver et l'importance d'une approche historique de la traduction est précisément de mettre à jour les conditions précises ayant présidé à l'activité de transfert linguistique. J'ai aussi beaucoup de réserves face à ce que deviennent les études sur la traduction : études interculturelles, postcoloniales, discours sociologiques, politiques, religieux, anthropologiques, féministes, etc. On en vient à oublier que la traduction est une activité qui advient entre des textes. Mais il est plus facile d'obtenir des subventions en parlant de féminisme ou de politique, qu'en parlant de textes. Par ailleurs, dans ces études, le mot « traduction » me semble être employé souvent de façon métaphorique. À trop donner d'extension au concept, le risque est qu'il ne signifie plus rien, selon le principe de la logique de Port-Royal qui dit que plus un concept a de l'extension, moins il a de compréhension. L'extension actuelle de la traductologie étant infinie, la compréhension qu'on peut en retirer est nulle... J'aime bien d'ailleurs l'ironie d'Anthony Pym qui, dans son manuel *Exploring Translation Theories*, réserve le dernier chapitre à une série de pages blanches où il invite le lecteur à écrire sa propre théorie ! Au fond, chaque traduction est, en soi, une théorie de la traduction...

M.C. – *Vous vous considérez un traducteur « efficace » ou l'un tourmenté, « possédé » par son texte à rendre, jamais content, toujours en quête de la Solution ?*

CH.L.B. - Comme traducteur littéraire, ce qui est pour moi essentiel est de respecter mon contrat. L'édition est une industrie comme une autre dans l'économie de marché et il faut en tenir compte. Si je traduis pour un éditeur « littéraire », comme José Corti, avec lequel je travaille depuis plus de quinze ans, ma traduction se construit à partir du lectorat de mon éditeur. Pour l'édition de Bruni, le lectorat était celui

des spécialistes universitaires. La traduction fut menée en conséquence. J'ai traduit Swift pour une collection populaire, vous savez, de celles que l'on trouve dans les gares et qui ne prétendent que nous faire oublier les inconvénients du voyage. Ma traduction fut faite en prenant compte des mauvais amortisseurs des wagons et des bavardages insignifiants de ceux qui nous entourent, qui distraient et bercent à la fois notre lecture. Les traducteurs « possédés », comme vous le dites, en quête de LA solution me font penser à ces alchimistes qui cherchaient la pierre philosophale... Quand on traduit, il faut se souvenir des mots d'Héraclite qui disait que le prospecteur d'or remue beaucoup de terre et trouve peu d'or... et certains traités théoriques de traduction évoquent souvent le style des faiseurs du « Grand œuvre ». Le *Splendor Solis*, un traité d'alchimie du seizième siècle, ne vaut plus que pour ses magnifiques illustrations et non pour son exposition de la transmutation des métaux vils en or. Comme traducteur, je me limite donc à considérer la pluralité des contextes et les difficultés concrètes de traduction que pose un texte. Je vise l'*eupraxis*, la bonne pratique, dans le sens que l'utilise Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque* et qu'a repris avec bien de l'esprit Jean-René Ladmiral. Les véritables expériences littéraires se font dans les activités de création littéraire, dans des textes personnels, dont nous sommes l'auteur, en sacrifiant à Apollon et non à Hermès. Pour moi, c'est dans les contes et les légendes que je m'exprime le mieux. Mes livres de contes pour la jeunesse forment d'ailleurs le meilleur de ce que j'ai fait, je pense.

M.C. - *Vous avez écrit pour la jeunesse ? Je l'ignorais. Au point de vue des techniques d'écriture, y a-t-il une grande différence entre écrire pour les enfants et écrire pour le milieu universitaire ?*

CH.L.B. - Non. Il faut juste expliquer les choses plus longuement aux universitaires.

M.C. – *Qu'est-ce qui explique la diversité des genres, langues et écrivains que vous avez traduits ? La pratique de la traduction influence-t-elle votre réflexion traductologique ou pour mieux dire philosophico-traductologique ?*

CH.L.B. - Le discours théorique sur la traduction doit toujours intervenir a posteriori. Sous cet angle, il est évident que ma pratique a influencé ma façon de voir la traduction. Vous remarquerez que dans le monde francophone, Meschonnic, Berman, Ladmiral, trois théoriciens, ont été des praticiens de la traduction avant de faire de la théorie, encore

que Berman ne soit pas conséquent dans sa pratique avec ses propres principes... mais cela est un autre débat. De façon générale, le principe de Kant doit s'appliquer : on apprend à nager en se jetant à l'eau. Le problème de la traductologie, c'est qu'il y a trop de spécialistes de la brasse transcendante...

M.C. - *J'ai beaucoup aimé votre livre *Le complexe d'Hermès – Regards philosophiques sur la traduction*. C'est, je crois, un livre « total » qui vous représente bien par la rencontre entre philosophie et traduction, entre essai et conte, entre traducteur et traductologie, et qui fait aussi découvrir en vous un côté d'artiste peintre, par la couverture. Quelle est sa carrière internationale ?*

CH.L.B. - Le livre a été finaliste des prix littéraires du Gouverneur général, l'un des prix les plus importants au Canada et a été lauréat du prix de l'essai de l'Académie des lettres du Québec. Malgré ce succès, on n'en a pas parlé du tout ici, surtout parce que mon ouvrage est critique envers une certaine façon de « traductologiser ». En outre, pour les littéraires – qui forment le gros des rangs des traductologues – je suis un philosophe et n'ai pas, à ce titre, voix au chapitre ; pour les philosophes, je suis un littéraire et, par conséquent, mon livre ne peut être vraiment pris au sérieux. Il est vrai que mon essai débute par une évocation à Hermès et se termine par une exhortation, ce qui est peu commun pour un ouvrage universitaire. En fait, *Le complexe d'Hermès* se situe (sans se comparer à ces chefs-d'œuvre !) dans la tradition d'ouvrages comme le *Concept d'angoisse* de Kierkegaard ou *La naissance de la tragédie* de Nietzsche. C'est un livre qui conjugue essai et création littéraire, un ouvrage ouvertement subjectif : un livre d'auteur, pas un livre de professeur. Il est voulu et pensé ainsi. Il n'a pas de table des matières, pas de bibliographie. J'ai autorisé ma traductrice anglaise, Barbara Folkart, à entreprendre une discussion avec mon texte dans les notes du traducteur, justement parce qu'il ne s'agit pas d'un système fermé, mais d'une œuvre ouverte, une *opera aperta* pour reprendre l'expression d'Umberto Eco. Je compte demander la même chose au traducteur italien et arabe du livre et, pourquoi pas, à un éventuel traducteur roumain !

M.C. – *Comme nos deux numéros d'Atelier de traduction pour 2012 portent sur l'histoire de la traduction, je vous prie de nous parler de votre travail dans ce domaine et du projet sur la constitution d'une collection d'ouvrages anciens en histoire de la traduction.*

CH.L.B. - Mon objectif à l'École de traduction et d'interprétation est d'en faire une destination incontournable quand on parle d'histoire de la traduction. C'est pourquoi depuis mon embauche, il y a trois ans, je travaille comme bibliothécaire patrimonial *ante litteram* de l'Université d'Ottawa ; prenant en partie appui sur les fonds de livres rares et anciens déjà dans nos collections, en partie sur de nouveaux achats, je constitue une série d'ouvrages, d'artefacts si l'on veut, en histoire de la traduction. Il s'agit d'œuvres originales, de leurs traductions, de dictionnaires bilingues, de grammaires, de manuel d'enseignement des langues. Le gros de la collection est constitué d'ouvrages antérieurs au dix-neuvième siècle. Nous avons les traductions de Perrot d'Ablancourt, de l'Abbé Delisle, de Le Tourneur, bien entendu, mais aussi des traductions d'Étienne Dolet – en première édition – de Jarvis (le Don Quichotte), d'Alexander Pope. Nous avons aussi un certain nombre d'incunables, surtout des traductions du grec en latin, entre autres de Leonardo Bruni. Nous avons des éditions aldines à foison, d'autres de Froben, de Jean Petit, de Gryphe, etc. L'acquisition dont je suis le plus fier est la traduction manuscrite – et inédite – du *Phédon* de Platon par Jean de Luxembourg, traduction dont il n'y a que trois exemplaires au monde – la nôtre étant complète !- et qui fut menée pour le duc d'Orléans, Charles de Valois, troisième fils de François Ier. Notre exemplaire est précisément celui destiné au duc, mort jeune. Je travaille à cette heure à constituer une équipe de chercheurs afin de donner une édition critique de ce manuscrit, près de 500 ans après sa rédaction ! Ce manuscrit, le « manuscrit d'Ottawa » est certainement la clé de voûte de cette collection.

M.C. – *Vous tenez beaucoup à l'idée d'« historicité ». Comment la définissez-vous ?*

CH.L.B. - Je vois trois choses dans l'historicité : la première définit le mode d'être du monde historique, ou de la réalité historique, autrement dit ce qu'est une réalité historique ; la seconde est la plus évidente et rappelle l'existence de faits dans le passé. On peut ainsi considérer l'historicité d'Homère ou de Pythagore, de Platon ou de Bertrand Russell, etc. Enfin, l'historicité va désigner l'importance qu'il faut attribuer aux événements ou encore aux personnages du passé.

L'histoire de la traduction doit tenir compte de ces trois niveaux. L'une des choses que nous enseigne une histoire de la traduction conduite à partir d'une analyse historiciste, c'est que les discours sur la traduction de l'Antiquité aux Lumières considèrent la traduction comme une activité qui intervient essentiellement entre des langues (avec toutes

les références aux génies des langues, au nationalisme linguistique, etc.) et qu'à partir du romantisme allemand, la traduction est de plus en plus vue comme une activité qui advient entre des textes. Ce qui, vous pouvez l'imaginer, transforme l'analyse.

M.C. - *Le professeur émérite Jean Delisle, qui a honoré plusieurs fois notre revue avec sa collaboration, a une contribution importante à l'histoire de la traduction. C'est peut-être sous son influence ou sous son inspiration que vous vous intéressez à l'histoire de la traduction ?*

CH.L.B. - Pas vraiment. Jean Delisle m'a surtout influencé dans mon approche de l'enseignement de la traduction pragmatique. Dans tous mes travaux, j'ai toujours privilégié une approche historique. Je m'intéresse surtout aux périodes charnières de l'histoire : le passage du Moyen âge à la Renaissance, celui des Lumières au romantisme... Il est certain que Jean Delisle a fait un travail de pionnier dans le domaine de l'histoire de la traduction. Je reprends modestement le flambeau à l'ÉTI d'Ottawa, avec ma collègue Clara Foz qui, elle, s'intéresse au monde espagnol, en particulier à l'École de Tolède, dont elle est une spécialiste reconnue.

M.C. - *Et pour finir, quelques mots sur vos projets de recherche présents et futurs ?*

CH.L.B. - Je vais éditer chez Droz, à Genève, avec ma collègue Luisa Simonutti de Florence, un gros ouvrage sur les liens entre la traduction et la philosophie de la Renaissance aux Lumières. Il s'agit d'une contribution de plus de 30 professeurs, surtout Italiens, spécialisés en histoire de la traduction, ou encore qui sont des philologues aguerris. Je ne vois pas ce livre comme une « somme » sur la question, mais comme une carrière très riche où extraire des faits, des constatations empiriques, afin d'aider à l'élaboration d'une compréhension raisonnée de la traduction entre le quinzième et le dix-huitième siècle.

Note

* Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature / littératures francophones : histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133/2011.